

ALMA DE BRUME

BIEN ARRIVÉS,
ON T'ATTEND

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524593

Dépôt légal : janvier 2026

« Le courage, ce n'est pas d'avoir la force de continuer ;
c'est de continuer quand on n'en a plus. »

Théodore Roosevelt

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, vivantes ou mortes, ou avec des faits réels, ne serait que pure coïncidence.

À Sophie, collègue et amie, avec qui est née cette idée de roman, dans un car bondé, en direction de La Bresse.

À Chantal, un doux mélange entre amie, marraine et confidente, pour sa présence à mes côtés depuis le premier jour où je me suis lancée dans l'écriture. Son soutien moral, psychologique et ses relectures m'ont permis de croire en ce projet de roman.

À Nicole pour ses talents de correctrice hors pair, sa bienveillance et sa franchise. Je n'oublierai jamais le nombre d'heures qu'elle m'a consacrées à relire et corriger.

À toi qui sauras te reconnaître, merci pour ta présence quotidienne, ton écoute, ta patience et tes conseils qui m'ont soutenue lorsque je n'en avais plus la force. Tu m'as aidée à affronter les difficultés de la vie.

Sans toi, je ne serais jamais arrivée jusqu'ici.

*Centre-Val de Loire, dans un appartement de Vendôme,
le vendredi 3 juillet 2015*

Rapide coup d'œil à l'horloge du salon : seize heures trente. Ils devraient déjà être rentrés ! L'impatience se transforme en inquiétude : *Mais où sont-ils donc ?*

Téléphone à la main, chaussures toujours aux pieds, je trépigne et fais les cent pas dans le salon, slalomant entre les cartons qui encombrent le sol. Certains sont à moitié vides, d'autres solidement scotchés. La patience n'a jamais été mon fort et je rumine, trop tendue pour me calmer. Mes mains sont glacées : *Que faire ? L'appeler ?* J'ai déjà trop attendu alors je me ravise. Aujourd'hui, dernier jour de l'année scolaire, à cette heure-ci, tous les écoliers de France sont officiellement en vacances. C'est anormal que Régis ne soit pas encore rentré avec les enfants.

Je me ressaisis quelques secondes, plonge la main dans mon sac et sors mon téléphone. Je m'assois sur le premier carton. Mon corps tout entier tremble. Je dois tenir le téléphone à deux mains pour désactiver le verrouillage. Lorsque l'écran s'illumine avec les visages souriants de mes enfants, ma respiration se coupe. Un petit rectangle clignote. J'ai reçu un message. Du bout du doigt, je clique. Les mots qui s'affichent me brûlent les yeux :

« On est partis. Rejoins-nous avec les cartons. »

C'est un message de Régis. Je peine à respirer. Mes jambes sont molles. Le téléphone glisse de mes mains. Je tombe à genoux sur le sol. Les questions fusent : *Régis, qu'as-tu fait ? Pourquoi ? Où êtes-vous ? Je ne comprends pas.*

Quand soudain, je prends conscience de ses intentions : m'arracher les enfants comme s'ils lui appartenaient, juste pour me faire mal, me punir. Je pense : *tu n'avais pas le droit de partir avec eux ! Pendant des années, tu m'as humiliée ! C'était inévitable qu'un jour on se sépare ! Et toi, là, tu enlèves nos enfants, tu pars avec eux ? Pourquoi ?*

Je tape du poing sur le sol : « Je sentais que tu préparais quelque chose ! Je le sentais ! »

La rage me donne le courage de me redresser, mais sous le poids de la peur et de l'angoisse, je m'effondre aussitôt. Je ressens comme une douleur dans la poitrine. J'ai du mal à respirer. Je

me demande si je n'ai pas mal lu. Je n'ose pas relire le message. J'hésite. Mais tout de même, je clique. Sur l'écran, toujours ces mêmes mots qui s'affichent :

« On est partis. Rejoins-nous avec les cartons. »

Ces mêmes mots dansent sur l'écran et me narguent, moqueurs. Je me sens impuissante. Ma vue se brouille. Je réfléchis tant que je peux : *Il est évident que ce n'est qu'une mise en scène ! Ce message lui sert juste d'alibi pour que l'on ne croie pas à un enlèvement. Il sait très bien que je ne viendrai pas les retrouver là-bas, chez ses parents.*

Mes pensées s'embrouillent, je suis perdue : *Que faire ?* Sans réfléchir davantage, je me relève, me précipite dans la cuisine et me jette contre l'évier. Les mains agrippées à l'email, les yeux humides, je balaie du regard le parking en contrebas. Aucun bruit, sauf peut-être le bourdonnement lointain d'une tondeuse. Personne. Toujours aucune trace d'eux. Je murmure : « Il est parti avec les enfants. Sans moi. Pour me punir, se venger de moi. » La douleur me broie la poitrine. Je n'arrive pas à croire que nous en soyons arrivés là.

Les minutes me semblent interminables. J'avance jusqu'au mur qui sépare la cuisine du salon et me force à respirer profondément. Mon cœur bat beaucoup trop fort dans ma poitrine. Je dois me calmer et me ressaisir pour l'appeler. Je veux comprendre ! Il doit m'expliquer ! Je mords ma lèvre inférieure et mes doigts tremblants lancent l'appel. Sonnerie. Le regard figé sur l'écran, je prie de toutes mes forces pour qu'il décroche. Six sonneries dans le vide. Les yeux noyés et le visage brûlant, je m'impatiente et crie :

— Régis, bon sang, décroche !

Mais rien. Aucune réponse. Je le soupçonne même de filtrer mes appels. Je tape du poing sur ma cuisse et laisse glisser mon dos contre la cloison. Dans un cri de rage, j'envoie valser mon téléphone qui finit sa course quelques mètres plus loin, sous le canapé.

Me voilà pliée en deux cette fois. J'ai tellement mal. Besoin de hurler. Il avait certainement tout prémedité. M'enlever les enfants. Partir. S'enfuir. Sans prévenir. Sans rien dire. Vengeance froide. La tête dans les bras, je murmure dans un souffle triste : « Qu'as-tu fait, Régis ? Ne leur fais pas de mal s'il te plaît, je les aime tellement ! »

L'angoisse et la culpabilité me lacèrent le ventre, laissant place à la panique.

Je redoute le pire...

Le visage noyé de larmes, je murmure : « Notre couple est un échec, c'est une certitude. Mais nous ne sommes pas les seuls à qui cela arrive ! N'utilise pas les enfants pour te venger, s'il te plaît... ils n'ont pas demandé à vivre cela ! »

Seize heures quarante

La tête dans les bras, toujours recroquevillée sur le sol, je tremble. Mes mains sont gelées, mon visage bouillant. Mon corps se laisse aller d'avant en arrière, secoué par de violents sanglots. Le visage dévoré par les larmes, je marmonne : « Pourquoi, Régis ? Mais pourquoi ? Ce n'est pas vrai ! Lucas, Elsa ! Qu'est-ce qu'il a fait, papa ? » Je jette ma tête en arrière contre la cloison. Je repense aux paroles de Régis quand il est parti ce matin : « C'est moi qui récupère les enfants à l'école ce soir, exceptionnellement ». Je n'avais pas relevé. Juste acquiescé. Je me souviens lui avoir répondu de prévenir Marie-Anne du changement. Normalement, c'est toujours elle qui se charge de les récupérer à la sortie les vendredis. Mes genoux s'entrechoquent au rythme de mes sanglots. Mes pieds tapent sur le carrelage, impossibles à contrôler. Ma détresse est partout. Impression de devenir folle. Je suis furieuse contre lui. Les veines de mon cou se tendent. Je crie. Je hurle comme s'ils pouvaient m'entendre :

— Régis ! Lucas ! Elsa ! Où êtes-vous, bon sang ?

Puis je me redresse. D'un coup. Et je me rappelle : *Mon téléphone ! Zut !* Comme une furie, je me jette à plat ventre sur le sol, le corps à moitié glissé sous le canapé. Je tâtonne. Je me tends du mieux que je peux. À m'en décrocher l'épaule. Enfin, je le sens. Je souffle : « Ça y est, je l'ai ! » Il avait valdingué tout au bout, contre le mur. Je me relève. Les mains tremblantes, je le tourne et le retourne en croisant les doigts pour qu'il fonctionne encore. Le téléphone est éteint et l'écran est tout noir. Je parviens à le rallumer. Rassurée, je laisse échapper un long soupir : *Ouf, il s'allume ! Il ne manquerait plus qu'il soit cassé !*

Le visage toujours dévasté par les larmes, je me précipite au bout du couloir. J'aimerais tant que cela ne soit qu'un jeu et qu'ils se cachent quelque part. Cela serait évidemment une très mauvaise blague, mais au moins, ils seraient là. Une main posée sur le chambranle de la porte de la chambre de ma fille, je passe la tête. Personne. Son lit est défait, ses petits chaussons sont là où elle les a laissés ce matin : au pied de son lit. Je me rappelle encore sa petite voix chantante quand elle m'avait lancé : « Comme ça, quand je rentrerai de l'école, et ben je pourrai les enfiler tout vite

avant de jouer ! » Dans la salle de bain, personne. Dans notre chambre, non plus. Je cavale ensuite à l'étage. La chambre de mon fils est vide aussi. Personne nulle part. Même la porte des toilettes, je l'ai ouverte en grand. Rien. De retour dans le salon, je suis en nage. Je marmonne, tremblante. Toujours en boucle : « Ce n'est pas vrai ! C'est un cauchemar ! Quelle ordure, mais quelle ordure ! Régis, qu'as-tu fait ? »

Dans un sursaut, les yeux écarquillés, je pense à Marie-Anne, la gardienne de mes enfants, et je crie :

— Marie-Anne !

Le téléphone toujours serré fermement dans la main, je me jette contre la porte de l'appartement. Je l'ouvre avec une telle force qu'elle s'en va cogner contre le placard de l'entrée, rebondit et se referme avec violence dans un grand BAM ! Mes pieds effleurent à peine le sol. Pas le temps de sonner. Pas le temps de frapper avant d'entrer. Je déboule chez elle comme une furie. Ma course s'arrête dans sa cuisine, en transe, les cheveux défaits. Une folle. Quatre enfants, à peu près du même âge que les miens, sagement en train de goûter, me fixent. Surprise par mon irruption soudaine et inattendue, Marie-Anne se lève d'un coup et m'entraîne dans l'entrée. Tout mon corps tremble. Sans pouvoir prononcer le moindre mot, mon téléphone levé à hauteur de son visage, je lui montre le message :

« On est partis. Rejoins-nous avec les cartons. »

La gardienne de mes enfants comprend immédiatement ce qu'il se passe :

— Sophie ! C'est Régis qui t'a envoyé ce message ?

D'un geste d'une extrême douceur, elle m'attire dans ses bras. Malgré l'énerverment et les larmes qui obstruent ma vue, je parviens tout de même à murmurer :

— Oui... il est parti avec les enfants ! Aide-moi !

Me tenant par le cou, elle tente de me calmer :

— Regarde-moi, Sophie ! On va trouver une solution.

Impossible de répondre autrement que par des cris qui déforment ma mâchoire et déchirent ma poitrine :

— IL EST PARTI AVEC EUX ! JE NE REVERRAI PLUS JAMAIS MES ENFANTS !

Je vis un cauchemar. Ma poitrine se serre. Je peux à peine respirer. J'ai tellement mal.

La voix de Marie-Anne est douce et maternelle :

— Sophie, écoute-moi ! Calme-toi. Je suis là, tu n'es pas seule.

D'un mouvement délicat, elle redresse mon visage :

— Regarde-moi ! Sophie ! Regarde-moi ! Ça va aller. Je suis là, d'accord ?

Et tout en caressant mes joues, elle ajoute :

— Tu dois aller porter plainte. Va au commissariat et explique aux policiers que ton mari est parti avec les enfants et que tu ne savais rien. Ça va aller ?

Le visage toujours plein de larmes, je hoche la tête. Je peine à articuler :

— Je... Je ne sais pas... J'espère... Tu as raison... Oui, je vais y aller.

— Je viendrai te voir tout à l'heure. Courage Sophie ! Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

Les yeux gonflés, des larmes plein la bouche, je murmure :

— Oui... merci.

Les mains engourdis à force de serrer si fort mon téléphone, je reprends le chemin de notre appartement. Les gestes tendres de Marie-Anne et son écoute m'ont un peu apaisée, mais je me sens toujours aussi perdue. J'ai peur de ne plus jamais les revoir. Peur de la vie à venir et de devoir gérer l'inconnu, seule.